

Mais celui que "son astre en naissant fit poète,
 Et qui ressent du ciel l'influence secrète,"
 De ces pâles objets se fait un piédestal,
 D'où, dans un vaste essor jusqu'aux cieus élancée,
 Sa vive et divine pensée
 S'enfuit loin de ce monde en un monde idéal.

L'idéal, ce foyer des beautés ravissantes,
 Dont les nobles esprits et les âmes ardentes
 S'efforcent de cueillir les rayons dispersés ;
 Ce chemin lumineux, resplendissante échelle,
 D'où, déployant sa puissante aile,
 L'artiste monte à Dieu par les objets créés ;

L'idéal, ce reflet de la divine essence,
 Cette splendeur du vrai, que son intelligence
 Voit à demi percer dans tout être fini,
 Que sans cesse il poursuit dans un élan sublime
 Et découvre en son âme intime
 Du haut de son esprit tourné vers l'infini ;

L'idéal, ce soleil radieux, sans nuage,
 Qui se montre et paraît s'éloigner davantage,
 Plus vous en approchez par des travaux parfaits ;
 Voilà votre astre, amis, voilà votre lumière ;
 Sans lui, vous resterez vulgaire,
 Et vos écrits glacés ne toucheront jamais.

Que l'idée ait toujours le sceptre en votre style.
 Oh ! que vous devez fuir cette école stérile,
 Qui ne parle qu'aux sens et ne dit rien aux cœurs,
 Et qui des facultés renversant l'harmonie,
 Par une absurde idolâtrie,
 Fait ramper la pensée au-dessous des couleurs.

Fuyez ces écrivains, agents de décadence.
 Leur lumière est une ombre, et leur vaine éloquence
 Souvent n'offre au lecteur qu'un harmonieux bruit :
 Riens richement parés, bagatelles pompeuses,
 Bulles luisantes, vaporeuses,
 Qui crèvent en laissant le vide dans l'esprit.